



Enfants guerriers, enfants victimes et enfants sages : les figures de l'enfance dans les récits de la révolte aragonaise de 1591

Paloma Bravo

► To cite this version:

Paloma Bravo. Enfants guerriers, enfants victimes et enfants sages : les figures de l'enfance dans les récits de la révolte aragonaise de 1591. Figures de l'Enfance, 1997. <hal-03825167>

HAL Id: hal-03825167

<https://hal.science/hal-03825167v1>

Submitted on 10 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Enfants guerriers, enfants victimes et enfants sages : les figures de l'enfance dans les récits de la révolte aragonaise de 1591.

Les événements auxquels nous allons nous référer sont les journées insurrectionnelles qui bouleversèrent la ville de Saragosse les 24 mai et 24 septembre 1591. Cet épisode, connu sous le nom de "troubles aragonais" ⁽¹⁾, a pour toile de fond le malaise économique, social et politique qui touchait l'Aragon à la fin du XVIème siècle. L'insubordination des nobles, les problèmes liés au banditisme, la question morisque et la présence de plus en plus prégnante et contestée des Castellans et de leurs institutions avaient transformé l'Aragon en poudrière ⁽²⁾. Dans ce contexte, l'arrivée d'Antonio Pérez fut le détonateur de la révolte.

Ancien favori et secrétaire d'Etat de Philippe II, Antonio Pérez était tombé en disgrâce après l'assassinat d'Escobedo qu'il avait commandité avec l'accord du Roi ⁽³⁾. Abandonné par Philippe II, il avait affronté, seul, de longues années de procès et d'emprisonnement jusqu'aux aveux arrachés sous la torture en 1590. Dès lors, sachant que sa condamnation à mort était imminente, Antonio Pérez prit le parti de gagner l'Aragon où les lois particulières du Royaume lui garantissaient une certaine impunité. Se prévalant de son ascendance aragonaise, il se réclama du privilège de la *Manifestación* qui le plaçait sous la protection du *Justicia* et enclenchait un long mécanisme judiciaire qui risquait de tourner à son profit ⁽⁴⁾. Les choses se déroulèrent

¹(). Cette appellation qui remonte au livre de Pedro José PIDAL, *Historia de las alteraciones de Aragón en el reinado de Felipe II* (3 t., Madrid : Imprenta de J. Martín Alegría, 1862-1863) a été récemment contestée par Encarna JARQUE MARTÍNEZ et José Antonio SALAS AUSENS qui soulignent que le mouvement se cantonna à la seule ville de Saragosse in *Las Alteraciones de Zaragoza en 1591* (Zaragoza : Edizioni de l'Astral y El Justicia de Aragón, 1991) ; par ailleurs Gregorio COLÁS LATORRE dans son introduction au livre de Jesús GASCÓN PÉREZ, *Bibliografía crítica para el estudio de la rebelión aragonesa de 1591* (Zaragoza : Institución "Fernando el Católico", 1995) revendique le terme de révolte ou, même, celui de révolution.

²(). Sur ce point cf. Gregorio COLÁS LATORRE et José Antonio SALAS AUSENS, *Aragón en el siglo XVI : Alteraciones sociales y conflictos políticos* (Zaragoza : Departamento de Historia Moderna de la Universidad de Zaragoza, 1982) et Jaime CONTRERAS "Bandolerismo y Fueros : El Pirineo a finales del siglo XVI" in *El Bandolero y su imagen en el Siglo de Oro* (Madrid: Ediciones de la Universidad Autónoma de Madrid, 1989).

³(). Sur l'affaire Escobedo la meilleure mise au point reste l'ouvrage de Gregorio MARAÑÓN, *Antonio Pérez (El hombre, el drama, la época)* (2 t., Madrid : Espasa-Calpe, 1948).

⁴(). Gregorio MARAÑÓN in *Antonio Pérez...*, II, p. 937 définit comme suit le privilège de la *Manifestación* : "[...] si un preso por los Ministros del Rey se creía amenazado de violencia, se manifestaba, es decir, pedía [...] a la Corte del Justicia este derecho de manifestación; e, incontinenti, sin previa averiguación alguna, tuviera o no razón, el Justicia exigía la entrega del preso, el cual era trasladado a la *Cárcel de los Manifestados*, donde quedaba en seguridad, libre de vejaciones [...] hasta que el Juez Real le sentenciaba [...] si los Ministros reales se oponían a ella, se declaraba el acto *contrafuero*".

comme il l'avait escompté et pendant de longs mois les procédures intentées contre lui par le Roi s'enlisèrent ou échouèrent ⁽⁵⁾. Cependant au printemps 1591, Antonio Pérez, en tramant une fuite en France, fournit à l'Inquisition le prétexte dont elle avait besoin pour intervenir : il fut accusé de vouloir se rendre en pays hérétique et un transfert vers les prisons du Saint Office fut décidé. C'est au cours de ce transfert, considéré par les Aragonais comme contraire aux *fueros*, que la révolte éclata à Saragosse le 24 mai 1591. Les défenseurs de la légalité aragonaise sortirent vainqueurs de cette épreuve de force et Antonio Pérez réintégra la prison de la *Manifestación* tandis que la ville s'installait, pour l'été, dans un climat de contestation. Le 24 septembre un nouveau transfert fut tenté ; une nouvelle révolte éclata à l'issue de laquelle Antonio Pérez recouvra la liberté et gagna le Béarn.

Dans ce contexte insurrectionnel un certain nombre de textes se répandirent dans la ville : des pasquins et des pamphlets, mais aussi des récits des événements rédigés, pour ainsi dire à chaud, par différents témoins ou acteurs de la révolte ⁽⁶⁾.

⁵O. Sur les différents procès en Aragon cf. Gregorio MARAÑÓN, *Antonio Pérez*, II, p. 501-579 et *Colección de Documentos inéditos para la historia de España*, (Madrid : imprenta de la viuda Calero, 1848, t. 12).

⁶O. Les documents qui forment notre corpus sont :

1/ les différentes versions des Relaciones d'Antonio PÉREZ : *Vn Pedaço de Historia de lo sucedido en Çaragoça de Aragón, à 24. de septiembre, del año de 1591* (Pau : 1591) dont un exemplaire figure comme pièce à conviction parmi les documents du procès mené par l'Inquisition contre Antonio Pérez (Bibliothèque Nationale de Paris (BNP), Esp. 86), *Pedaços de Historia ô Relaciones, assy llamadas por sus Auctores los Perégrinos. Retrato al vivo del natvral, de la Fortvna*. (León: s. d.) qui fut publié en Angleterre probablement en 1596, *Relaciones de Antonio Pérez Secretario de Estado, que fue, del Rey de España Don Phelippe II. deste nombre*. (Paris : 1598).

2/ des relations manuscrites dont Antonio Pérez est sans doute l'auteur : *Relación de lo que sucedió en Çaragoça biernes 24 de mayo de 1591 años; sobre la prisión del marqués de Almenara y su muerte y sobre sacar de la cárcel de la manifestación a Antonio Pérez y llevarle a la ynquisición hecha por el mismo Antonio Pérez*. (Real Academia de la Historia (RAH) : 9/6659, f.416-440r.) ; *Relación de lo sucedido en Çaragoça en 24 de septiembre de 1591 sobre la llevada de Antonio Pérez a la ynquisición segunda vez y como el pueblo y sus amigos le sacaron con muerte de muchos y le libraron* (RAH: 9/6659, f. 460-474).

3/ différents récits manuscrits : *Relación de lo sucedido en Aragón después que Antonio Pérez se huyó de Madrid* (Bibliothèque nationale de Madrid (BNM) : Mss. 6049, f. 889r-104 v.) (ce document présente un point de vue contraire à Antonio Pérez) ; *Relación de lo sucedido en la ciudad de Zaragoza en veinticuatro de Maio y venticuatro de septiembre de Mil quinientos nobenta y uno en razón de la prisión que el Santo Oficio mandó hazer de la persona de Antonio Pérez Secretario del Rei Don Phelipe segundo el cual estaba presso en las cárceles de los Manifestados* (BNM: Mss. 6121, f.11-19) ; Alberto CUEVAS : *Relación de lo de Antonio Pérez, hallada en la librería del duque de Híjar, año 1624* (BNM :18673 n°15, fol 227-239) ; *Relación de lo sucedido en la ciudad de Çaragoça en 24 de Mayo sobre haber sacado por orden de los Inquisidores las personas de Antonio Pérez y de Juan Francisco Mallorín su criado de la cárcel de los manifestados a donde estaban pressos y haberlos llevado a la Inquisición*, (BNM : Ms. 3826, f. 109-111r.) ; *Relación de lo sucedido a 24 de maio de 1591 en Çaragoça sobre la prisión de Anthonio Pérez*, (RAH.: Colección Salazar y Castro, 9/673, f. 69-74v) ; *Relación de lo sucedido a 24 de Maio de 1591 en Çaragoça, sobre la prisión de Anthonio Pérez*. (RAH : 9/673) et deux documents sans titre à la BNM : Mss. 2605 (f. 185v.-214) et Ms. 1762 (f.101v.-108 v.) ; un document sans titre à la RAH : 9/665 dont il existe une variante RAH : 9/673.

Etant donné la visée politique et partisane de ces documents, ils entretiennent des rapports complexes avec le référent historique dont ils donnent une image toujours subjective et souvent polémique. Rédigés dans l'urgence et laissant, pour cette raison, peu de place à un travail d'écriture, ils nous livrent, non pas une réalité à l'état brut, mais plutôt un discours sur cette réalité où affleurent grossièrement clichés et stéréotypes. De ce fait, ils constituent un matériau précieux pour qui s'intéresse à l'histoire de l'imaginaire et des modes de représentation. Les figures de l'enfance qui y apparaissent, pour rares et marginales qu'elles soient, nous permettent de dégager des stéréotypes qui témoignent d'une sensibilité particulière à l'enfance. C'est précisément parce qu'elles ne sont pas retenues pour elles-mêmes mais pour ce qu'elles donnent à entendre, que les images de l'enfance rencontrées dans ces textes nous renseignent sur ce que nous pourrions appeler un "degré zéro" du sentiment de l'enfance.

Au-delà du rôle que les textes réservent aux enfants, nous disposons de quelques indices sur leur véritable participation aux événements. La lecture des interrogatoires menés par l'inquisition révèle une présence réelle d'enfants au cours de la révolte et

4/ des pasquins figurant à l'Archivo General de Simancas (AGS) sous la cote Est. 339 et à la BNP : Esp. 91.

toutes les relations s'accordent pour évoquer des groupes de jeunes agitateurs ⁽⁷⁾. En outre, de nombreux récits parlent de la mort accidentelle d'un enfant qui déclencha la colère populaire le 24 septembre.

Même si les documents inquisitoriaux emploient les termes de "jeunes gens" (*muchachos*) et d'"étudiants" (*estudiantes*) et jamais celui d'"enfant", il est probable que ceux-ci aient suivi les bandes constituées par leurs jeunes aînés et qu'ils aient, comme eux, manifesté leur adhésion bruyante aux *fueros*. En effet, étant donné que dès le début de l'insurrection les portes de la ville furent fermées pour que personne n'y entrât ou n'en sortît, il est vraisemblable que toute la population se soit trouvée mêlée plus ou moins contre son gré aux événements. La lecture des interrogatoires menés par l'Inquisition révèle que femmes, enfants, vieillards ont eu leur mot à dire et leur rôle à jouer par le seul fait de se trouver présents ⁽⁸⁾. Par ailleurs, les enfants, aux côtés des femmes et des vieillards, formaient partie de stratégies de résistance populaire : les parents avec leurs enfants, les femmes avec leurs maris, les vieux et les jeunes n'hésitaient pas à se produire en public afin de contenir les individus les plus impulsifs. Il était également fréquent que lorsqu'un acte particulièrement grave s'accomplissait, on fit sortir dans la rue une multitude d'enfants dont on savait qu'ils ne seraient jamais condamnés à mort ou aux galères ⁽⁹⁾.

Au-delà de ce qui a pu se passer *réellement* au cours des événements de l'été 1591 et dont nous venons d'ébaucher, à partir de minces indices, un tableau probable mais sujet à caution, restent les récits et les pamphlets rédigés à l'occasion de la révolte. Un certain nombre d'enfants y figurent.

C'est sous les traits attendus de guerriers ou de victimes qu'ils se présentent le plus souvent.

⁷O. Dans le procès inquisitorial mené contre Antonio Pérez (BNP : Esp 89, f. 18-23), on peut lire la déposition de Pascual don Claros qui témoigne contre Antón de Añón en ces termes :

" fue uno de los que más se atrevieron dicho día de 24 de mayo y [...] dava dineros a los muchachos porque apellidaran y dixeran : ¡viva la libertad!".

Le même rôle d'agitateurs est réservé aux jeunes gens dans les relations :

"Luego aquella noche siguiente gran número de hombres, y muchachos andubieron por la ciudad apellidando ¡libertad,! y ¡vivan los fueros del Reino de Aragón!, y pasado esto estuvo la ciudad quieta por algunos días " (Mss 2605, fol 204).

⁸O. La lecture des dépositions faites devant le Saint-Office (BNP : Esp. 86-91) permet de retenir quelques images de cette participation occasionnelle des enfants et des jeunes gens à la révolte : un étudiant a été vu élevant Antonio Pérez alors que la foule le portait en triomphe ; Jaime Mezquita après avoir armé toute sa maisonnée se tient prêt à intervenir ; au contraire, une mère s'oppose à l'embrigadement de ses enfants (témoignage de Juan de Albarel : f. 25-30).

⁹O. Sur la présence d'enfants et de femmes dans les révoltes populaires en Espagne cf., pour la période qui nous intéresse, Pedro Luis LORENZO CADARSO, *Los conflictos populares en Castilla (siglos XV—XVII)* (Madrid : Siglo XXI, 1996, p. 14-15) et pour le XV siècle, Carlos BARROS, *Mentalidad justiciera de los irmandiños, siglo XV* (Madrid : Siglo XXI, 1990, p. 219 et sqtes).

A la Real Academia de la Historia figure, sous la cote 9/673, un texte manuscrit dont Antonio Pérez est probablement l'auteur. Ce document propose deux versions d'un même fait : au cours des événements du 24 mai 1591, un jeune enfant quitte la maison paternelle et se rend, armé de pierres, jusqu'à l'Aljafería, palais où siégeait l'Inquisition.

Suivant la première version, l'enfant erre autour du palais pendant deux jours, tandis que dans la deuxième il disparaît définitivement :

"han sucedido dos cosas dignas de ser contadas entre otras, la vna auerse salido vn niño de tres años de su casa y ido se cargado de piedras con su bauador a la Aljafería gritando "¡libertad!" y andando días desbauado y perdido alrededor de la inquisición ; otros an dicho que este tal niño se desapareció y no se sabe dél pero lo primero parece más cierto ⁽¹⁰⁾.

Les notations qui servent à décrire l'enfant, pour sommaires qu'elles soient, ébauchent un portrait vraisemblable du jeune protagoniste qui s'avère être presque un bébé. Il porte, conformément à son âge, un bavoir (*bauador*) ⁽¹¹⁾ et brandit des armes de fortune (*cargado de piedras*). Ainsi vêtu et armé il ressemble à n'importe quel enfant qui participerait à une bataille "pour rire".

Seule son extrême jeunesse, sur laquelle le texte attire l'attention du lecteur en précisant l'âge de l'enfant et en se servant du terme *bauador* comme de support à un jeu de mots ⁽¹²⁾, est curieuse. Était-il possible qu'un enfant aussi jeune errât en ville tout seul sans être ramené chez ses parents? D'une certaine façon oui puisque les

¹⁰ (). *Relación de lo sucedido a 24 de maio de 1591 en Çaragoça, sobre la prisión de Anthonio Perez* (RAH : 9/673, f. 74v.) .

¹¹ (). Sebastián de COVARRUBIAS, *Tesoro de la lengua castellana o española* (Barcelona: ed. Alta Fulla, 1993) propose la définition suivante à l'article *babador* :

"la limpieza que ponen al niño delante del pecho para que no le ensucien las bavas el vestido, y en las mesas para comer sin mancharse".

¹² (). Le *Diccionario de Autoridades* (Madrid : Ed. Gredos, 1990) propose la définition suivante de *desbabar* : "purgar y destilar de sí las babas y viscosidades". La présence de bave sur l'enfant est la manifestation physique du trouble qui l'habite mais aussi le signe d'un monde sens dessus-dessous où il est possible à un enfant d'errer privé des soins maternels. Cette bave est, en outre, la marque de son extrême jeunesse ainsi que de son innocence ; c'est ce que rappelle la définition proposée par Sebastián de COVARRUBIAS à l'article *Baba* : "El humor pituico que suele salir de la boca a los niños y a los bobos y a los descuydados o traspuestos y embevecidos en mirar o pensar alguna cosa con la boca abierta [...]". Baver est le fait des enfants et des innocents (*bobos*), mais aussi de ceux qui, dans leur adhésion passionnée à un spectacle ou à une cause, en viennent à s'oublier. Ainsi, pouvons nous lire dans *Autoridades* à l'article *desbabarse* : "metafóricamente se dice de la persona que con vehemente pasión ama a otra : lo mismo que caerse la baba". La bave est, donc, chez cet enfant qui monte seul à l'assaut de l'Aljafería, un signe de son innocence et de son enthousiaste adhésion aux *fueros*. Elle est un reproche adressé au monde des adultes et à celui des pouvoirs en place qui auraient dû veiller au respect des lois séculaires du Royaume.

enfants jouissaient d'une grande liberté et pouvaient errer loin de toute surveillance parentale ⁽¹³⁾.

Vraisemblance de l'anecdote, donc, qui n'en est pas moins un de ces faits admirables, dramatiques et exceptionnels, qui sont l'ornement du discours et dont le but est d'obtenir l'intérêt du lecteur tout en pimentant le récit.

L'épisode, en outre, est doué d'une forte portée symbolique. D'une part, parce que représenter un enfant perdu près du palais du Saint Office est une façon de signifier que celui-ci est un lieu de perdition. D'autre part, l'image de l'enfant qui disparaît renvoie à une rupture provisoire de l'ordre social tandis que la réintégration au sein de la famille correspond à un retour à la normale. Ici, la légère préférence marquée pour la version de la disparition provisoire montre qu'avec le retour d'Antonio Pérez dans la prison de la *Manifestación* les choses reviennent à la normale : l'harmonie sociale, brisée par le *contrafuero*, est retrouvée.

Ce récit est le seul à évoquer un tout petit enfant mais de nombreuses relations décrivent la participation de jeunes gens aux différents stades de l'insurrection. Pendant l'été 1591 ils ont contribué à la campagne d'affichage de pasquins ⁽¹⁴⁾, le 24 septembre ils figurent en bonne place auprès des adultes :

"Quéntese también que se deue, que huuo esquadron formado de muchachos, de más de 200. fuera de la nube dellos general, que corría por todo, con armas de aquella edad [...] " ⁽¹⁵⁾.

Le texte distingue deux types de formations de jeunes : l'une, spontanée, formée, sans doute, de spectateurs plus ou moins actifs et d'agitateurs occasionnels qu'il décrit comme une nuée (*la nube dellos general*) et l'autre, concertée et organisée, qui regroupe les jeunes gens en escadrons (*escuadrones*). Ce terme, aux connotations militaires évidentes, fait songer aux groupes organisés de jeunes gens dont on trouve la trace pendant tout le Moyen-Âge occidental. A en croire Antonio Pérez, auteur probable du texte, ces escadrons auraient regroupé pas moins de 200 enfants. Quelle que soit la vérité de ce chiffre, il témoigne de la volonté de faire apparaître la révolte comme unanime. C'est ainsi qu'après avoir rapporté cette participation, le texte évoque le rôle joué par un fou :

¹³(). Danièle ALEXANDRE-BIDON et Monique CLOSSON dans *L'enfant à l'ombre des cathédrales* (Lyon : Presses Universitaires, éd. CNRS 1995, p. 230) notent à ce propos : "surprotection et liberté existent, mais le premier terme s'applique au premier âge, et le deuxième à l'enfant qui a acquis la pleine maîtrise du corps : l'enfant de deux à trois ans, l'enfant qui sait marcher, grimper et courir [...] il est intéressant de noter que la mère ne se préoccupe pas non plus de l'absence de l'enfant[...]. A l'évidence encore, l'enfant s'absentait encore pour jouer et le phénomène n'était pas inquiétant. La liberté d'action peut être éminemment éducative".

¹⁴(). La relation des faits qui figure à la Real Academia de la Historia sous la cote 9/673 parle de véritables assemblées de jeunes gens (*juntas de muchachos*) qui se tiennent de jour comme de nuit.

¹⁵(). Antonio PÉREZ, *Relaciones...* (1591, p. 23). Les armes utilisées sont sans doute les mêmes que celles du peuple qui lance depuis les fenêtres des pierres et des tuiles.

"vn loco que se soltó del hospital de la Ciudad tan furioso, y animoso en la misma demanda, que a pedradas hizo su obra, y fue bien temido. De suerte que no huuo sexo , ny estado, ny edad, ny loco, ny cuerdo, que no lo fuesse aquel día " (16).

La participation à des faits d'armes de personnes qui en sont normalement exclues (le peuple, les femmes, les enfants et même les fous) s'inscrit dans une logique du monde à l'envers dans laquelle a été précipitée la ville de Saragosse à cause du non respect de ses lois. Les *fueros* étant implicitement associés à un ordre naturel du monde, le transfert d'Antonio Pérez présenté comme un *contrafuero* provoque dans la ville un réflexe de peur décrit, toujours dans le même passage, comme suit :

"hauiendo estado hasta entonces las casas y el ventanage del mercado, y de otras calles çerradas con recato, como de entrada de enemigos , y como de vna tormenta y rebuelta de los elementos, çerrado todo".

Par le biais de la comparaison, les représentants de l'ordre et du roi sont assimilés à des étrangers (*enemigos*), à un fléau (*tormenta*) et à des fauteurs de trouble ; le mot *rebuelta* inverse les perspectives et les fait apparaître du côté de la dissidence alors que les insurgés basculent dans la légalité. Dans un monde sens dessus-dessous où le roi ne respecte pas la loi, celle-ci est défendu par les humbles : peuple, femme et enfants.

Parfois l'apparition de compagnies de jeunes gens en armes est liée au monde du jeu. Ainsi plusieurs manuscrits terminent leur récit des événements du 24 mai en rapportant comment des enfants se sont amusés à mimer les conflits des adultes (17). Le jeu fait parti des comportements codifiés qui, aux côtés des cris de ralliement, des menaces, des insultes, des mises à feu et des jets de pierres forment la panoplie dont dispose le peuple insurgé pour affirmer symboliquement la supériorité de leur cause ; d'ailleurs les soulèvements se finissaient , le plus souvent, en fête (18). Huitzinga, en outre, a souligné le lien étroit qui existe entre le jeu et le combat et a rappelé que la frontière de ce que le jeu permet ne se place pas nécessairement en deçà de l'effusion

¹⁶(). Dans les éditions postérieures de 1596 et 1598, le passage : " De suerte que no huuo sexo " est remplacé par : "De suerte, que ya este Acto tiene para su justifiçación la boca,y la voz de los niños, y de los locos, como dizen, enfin no huuo sexo [...]".

¹⁷(). Cf. RAH : 9/673 et 9/665.

¹⁸(). Cf. sur ce point Pedro Luis LORENZO CADARSO, *Los conflictos...*, p. 188-189.

de sang ni même du coup mortel ⁽¹⁹⁾. Ainsi, dans les récits qui nous occupent le combat entre jeunes gens s'achève, malgré son caractère ludique, par la mort de l'un des joueurs.

Il s'agit, en fait, d'un amusement de plein air qui permet aux enfants de jouer à la guerre. Pour ce faire, ils se divisent en deux camps opposés ayant chacun leur "base" et leur chef. Ils jouent ainsi une sorte de mimodrame qui reproduit les affrontements entre les partisans d'Antonio Pérez et ceux du roi pendant la journée du 24 mai. Les deux chefs de bande jouent, respectivement, le rôle d'Antonio Pérez et celui du Marquis d'Almenara.

Ce dernier avait joué un rôle capital pendant les événements de mai 1591. En effet, Philippe II l'avait chargé de mettre un terme au contentieux qui l'opposait aux Aragonais qui se refusaient à accepter la présence d'un Vice-Roi castillan sur leur territoire. Au cours des journées précédant la révolte de nombreux pasquins avaient circulé sur son compte cristallisant le mécontentement autour de sa personne. Aussi, fut-il bousculé, malmené et même blessé par les insurgés au cours de la révolte. Quelques jours après il mourut, sans doute des suites de ses blessures. C'est cet épisode tragique que les enfants miment :

"An sido tan de notar dos cosas [...] la una que de entre los muchachos que avía con rreputación de lo sucedido se juntaron número dellos y rrepresentando uno Antonio Pérez y otro el Marqués de Almenara señalaron entre ellos su cárcel de manifestación y otra de ynquisición y hicieron entre sí rrepresentación de todo este casso sucedido[...]".

Cependant la partie de plaisir va tourner au drame. En effet, se laissant prendre au jeu, les jeunes gens vont interpréter leur rôle jusqu'au bout allant jusqu'à tuer l'enfant qui fait le Marquis :

"[...]alargando entre ellos las cossas que sucedió al justícia de Aragón y sus lugar tenientes de oprovios y empellones. Al fin lo hicieron tan al bivo que al sacar el muchacho que acá el marqués embistieron con él y le hirieron de tal suerte que murió dello y queda enterrado antes que el mismo marqués" ⁽²⁰⁾.

Dans l'espace du jeu la logique des faits est poussée à bout : la mort du Marquis est plus fulgurante que dans la réalité et les insurgés en sont directement responsables. De ce point de vue, le jeu est le lieu où se réalise un interdit : la mise à mort du représentant du roi. De plus, la fiction, en dépassant la réalité, permet de la décrypter, d'en révéler le sens caché. La mort du Marquis, parce qu'elle était la seule issue possible et juste, était fatale. Le caractère exemplaire de l'anecdote ne fait aucun doute : les enfants en mimant les conflits des adultes en révèlent le sens oculte.

Ce conte s'insère, d'ailleurs, dans une série de récits qui reprennent sous diverses formes le même motif : le décès d'Almenara est annoncé par la mort ignominieuse de son valet et amplifié par la mise en scène des enfants .

¹⁹ (). Johan HUIZINGA, *Homo ludens*, : essai sur la fonction sociale du jeu (Paris : Gallimard, 1988, p. 150).

²⁰ (). *Relación de lo sucedido a 24 de maio ...* (RAH : 9/673, f.74v.)

Dans un document rédigé par un partisan du Roi, nous retrouvons une thématique voisine ⁽²¹⁾. L'action se passe, cette fois-ci, le 24 septembre et ce sont des adultes qui jouent à imiter des scènes de fête. Là encore les hommes se divisent en deux camps : les Castellans et les Aragonais :

"Alistaron toda la gente de Zaragoza y fingiendo que se hacían fiestas, salieron en compañías al campo con arcabuzes, y vnos se hazían Castellanos, y otros Aragoneses[...]"

Au début, les Castellans rencontrent des difficultés jusqu'à ce que se produise l'incident miraculeux qui annonce leur victoire imminente :

"[...] y los Castellanos huían, y caían siempre, y en esto aconteció vn caso notable que dio harto que dezir, y que fue que saliendo vn día vna compañía al campo iba en la primera hilera vn Juan Rodriguez Herrador, y alzando el arcabuz para apuntar hazia Castilla se cayó muerto, sin que el arcabuz le hiziese mal ninguno, porque nunca se disparó".

Cette anecdote, placée à la charnière du récit, préfigure le dénouement du texte : l'armée castillane envoyée contre l'Aragon met fin à la "résistance".

Dans les deux cas, le jeu, la fête et la représentation (associés à l'enfance) permettent de livrer une lecture appuyée des événements. Dans les deux cas le "conflit pour rire" dégénère et aboutit au châtement symbolique d'un coupable ou de son représentant.

Parfois représentés en guerriers, les enfants sont aussi les victimes par excellence. Plusieurs textes rapportent l'anecdote d'un enfant tué d'un coup d'arquebuse ⁽²²⁾. La *Relación de lo sucedido en Çaragoça a 24. de setiembre* d'Antonio Pérez offre la version la plus détaillée des faits :

"El Gouernador [...] yua y venía corriendo y discurriendo por todas las calles amenazando a unos y a otros, y haziendo disparar acá y allá para

²¹ (). Cf. Mss. 2605, f. 224v-225.

²² (). Cf. le récit des événements du 24 septembre qui figure dans le manuscrit de la BNM (Ms. 1762) et qui présente le point de vue des fidèles au Roi:

"Llegamos la cárcel donde hallamos grandísimo tumulto de gente pleveya contra la del gobernador tomando por causa la muerte de un muchacho y gritando : ¡viua la libertad! "

L'hostilité contre le gouverneur est expliquée de la même façon dans les documents de la B.N.M. qui figurent sous la cote 6049 et 2605 :

"porque el pueblo estaba muy indignado contra él por aber muerto un mozo que apellidaba libertad".

Cette même version des faits apparaît dans les documents suivants : Antonio PÉREZ, *Relaciones...* (versions de 1591, 1596 et 1598) ; et dans les manuscrits RAH : 9/673 et BNM : Ms. 6049.

amedrentar la gente, y en tanto punto se deuio de tener esto por importante, que a un niño sobrino de un Jurado le mandó tirar el Gouernador vn arcabuzazo, porque bozeaua a montón con otros, y le dieron con vna pelota por las sienes, y quedó ally muerto el niño [...]" ⁽²³⁾ .

Les précisions introduites par l'ancien secrétaire donnent à l'épisode une coloration particulière. La victime subit un processus de rajeunissement : le tout jeune homme (*muchacho* ou *mozo*) des premières versions citées, devient, sous la plume d'Antonio Pérez, un enfant (*niño*). L'innocence de la victime et la cruauté des bourreaux n'en est que plus frappante. D'ailleurs le texte souligne ironiquement le caractère excessif de la mesure et la culpabilité toute relative de l'enfant qui n'est pas seul à commettre son forfait (*bozeaua a montón con otros*). Celui-ci se trouve être, au demeurant, le neveu d'un des notables de la ville ; à travers lui c'est toute la ville qui est baffouée.

Prenant pour point de départ un fait vrai qui, le jour de l'émeute, galvanisa le peuple, Antonio Pérez insiste sur la jeunesse de la victime, sur l'insignifiance de sa faute et sur la notoriété de sa famille afin de provoquer chez le lecteur un sentiment d'horreur. Exploitant le thème de la victime innocente, il souligne l'iniquité du Roi et de ses représentants.

Ce même thème est, d'ailleurs, exploité ouvertement dans l'édition des *Relaciones* de 1596 où une inscription marginale commente les faits en les amplifiant (il y a désormais plusieurs victimes enfantines) :

"Los oficiales reales mataban niños, y perseguían inocentes : el pueblo enemigos y perturbadores de la patria".

Bien balancée, la phrase accentue les contrastes et propose une lecture manichéenne des faits. A l'image vertueuse du peuple aragonais luttant pour sa patrie, s'oppose la représentation diabolisée de castillans meurtriers d'enfants. Il y a là une transposition profane du massacre des Innocents qui connaît depuis la fin du Moyen-Age un succès croissant ⁽²⁴⁾ pour devenir l'un des thèmes de prédilection du baroque. Le motif des enfants taillés en pièces par une soldatesque sadique est

²³ (). Antonio PÉREZ, *Relaciones...* (ed.1591, p.16).

²⁴ (). "La fin du Moyen-Age s'avère [...] particulièrement sensible à la mort du petit enfant[...]. Une large part de l'iconographie médiévale insiste sur l'abomination des massacres d'enfants ou les risques de mortalité infantile : c'est la "vogue" du massacre des innocents [...] S'attaquer à femmes et enfants apparaît, au milieu du XVème siècle, comme particulièrement horrible et l'iconographie manifeste, sans doute aucun, ce sentiment d'horreur partagé. Ne serait-ce que par la rareté des martyrs d'enfants qui s'oppose à la complaisance projetée sur les martyrs des saints. L'enfant qu'on fait rôtir à la broche, la famille entière qu'on brûle au bûcher, Esa, femme de Jason, qui étrangle de rage ses enfants, sont des cas isolés (Danièle ALEXANDRE-BIDON et Monique CLOSON, *L'enfant à l'ombre des cathédrales...*, p. 227)

introduit dans la version de 1596 pour emporter l'adhésion de lecteurs avides de pathétique ⁽²⁵⁾.

Thème à la mode, l'abomination des massacres d'enfants est utilisé pour décrire métaphoriquement d'autres martyrs. Dans un pasquin écrit après les événements de septembre, le massacre des Innocents sert à évoquer, par le biais d'une comparaison, les exactions du Roi contre les Aragonais. Philippe II, en effet, y est dépeint sous les traits ignominieux d'un nouvel Hérode ⁽²⁶⁾. Au fil des vers, d'ailleurs, la comparaison entre le souverain espagnol et Hérode s'établit en faveur de ce dernier. En effet, si Hérode a agi sous le coup de la peur, le sadisme de Philippe II se manifeste dans la gratuité de son acte :

"[...]Erodes niños mató
porque esperaba reinara
uno, y por no se engañar,
a todos los degolló.

A éste nadie le quita
su ceptro ni su corona,
y éste a nadie perdona
sino al que al mal le incita[...]" .

Cette image diabolisée de Philippe II représenté en parfait tyran sera d'ailleurs celle que retiendra la "légende noire" dont on voit ici qu'elle est issue, en partie, d'une contestation intérieure.

Le thème de l'enfance persécutée est souvent repris dans les versions successives des *Relaciones* où Antonio Pérez évoque le sort de ses propres enfants retenus en prison sur ordre du Roi.

Cet emprisonnement, conçu par le Roi comme un moyen de pression sur son ancien secrétaire, est présenté dans les *Relaciones* comme une preuve supplémentaire du sadisme de Philippe II. L'image de l'enfance innocente victime de la cruauté impitoyable est, une fois de plus, le ressort principal de l'indignation : aussi le père s'attarde-t-il sur la troublante évocation du cachot où ses enfants grandissent loin du soleil et de l'air pur ⁽²⁷⁾. L'injustice de leur sort est soulignée par deux sortes de

²⁵ (). Que l'on songe au parti que Théodore de Bry tire de ce motif lorsqu'il cherche à stigmatiser la cruauté espagnole en Amérique. On trouvera une intéressante analyse iconographique de ces gravures in Bartolomé de LAS CASAS, *La Destruction des Indes* (intr. Alain Milhou et Jean-Paul Duviols, Paris : ed. Chandeigne, 1995).

²⁶ (). "Las antigas escripturas/ de los fieles escriptores/ nos muestran del rey Erodes/ crueldades no futuras ;/ nada menos nuestro rei/ y con menor ocasión,/ se muestra contra Aragón/ porque defienden su ley" (BNP : Esp 91, f. 179r.).

²⁷ (). "[...] la continúa y larga prission de muger, y hijos innocentes todos en edad, y culpa, hasta castigar à las guardas por dexar salir los niños à que les dé el ayre fuera de las quatro paredes de la torre donde están pressos [...]" (Antonio PÉREZ, *Relaciones...*, ed. 1591, p. 11).

procédés rhétoriques. Pour insister sur la démesure du sort qui leur est réservé, il les appelle par antiphrase "Barberousse" (*Barbarrozas*), bravaches (*bravalones*) ou malfaiteurs (*façinerosos*) ⁽²⁸⁾. Ailleurs il développe le thème de leur double innocence : non seulement ils n'ont pas pris part aux événements reprochés à leur père, mais de plus, leur extrême jeunesse les absout de toute responsabilité juridique ⁽²⁹⁾. Poussant les choses à l'absurde, il les représente, à l'heure du crime, dormant chez eux (par ordre décroissant et suivant la couche qui convient à leur âge) dans leur lit, dans leur berceau et même, pour le petit dernier, dans le ventre de sa mère :

"Pues los hijos en su casa, en sus camas, en sus cunas, se estauan, prouada la coarctada de la Naturaleza por esto, y por la edad jncapaz de tales confiança. Si no era el hijo, que tenía la madre en el vientre, que antes que naçiesse, fue preso, y antes de poder ser delinquente, fue castigado, y puesto a peligro de la vida, y del alma[...]" ⁽³⁰⁾.

Il y a là une puissante évocation de l'arbitraire royal qui, ne reculant devant rien, poursuit l'innocence au-delà des frontières de la vie ⁽³¹⁾.

Dans tous les textes que nous venons d'étudier l'enfant, conçu comme le représentant par excellence de l'innocence, sert de repoussoir à la cruauté et à l'arbitraire. Le spectacle de l'enfance persécutée parle de lui-même et désigne, mieux que tous les discours, le tyran.

Cependant l'enfant est également représenté comme l'avocat des bonnes causes et il arrive que les textes insistent sur l'éloquence de l'innocence en reprenant le vieux stéréotype suivant lequel la vérité sort de la bouche des enfants. L'idée de départ est la même que précédemment : l'enfance se caractérise par sa naïveté et son innocence. A la différence des adultes, les enfants, qui n'ont appris ni la dissimulation ni le calcul, disent tout ce qu'ils pensent et pensent tout ce qu'ils disent. Ceci doit être mis en rapport avec l'idée d'un savoir inné dont les enfants seraient le siège dès avant leur naissance. A cette idée vient s'ajouter la croyance en une rhétorique "naturelle" qui serait le fleuron des âmes bien nées ⁽³²⁾.

²⁸O. Antonio PÉREZ, *Relaciones*...(ed. 1598, f. 55 r.).

²⁹O. "Hijos inocentes todos en edad, y culpa" commence-t-il par dire avant de préciser quelques pages plus loin qu'ils n'ont pas de plus grand alibi que leur âge (*Ibid*, f. 55 v.).

³⁰O. *Ibid.*, f. 57 r.

³¹O. Ailleurs il dit : "Y demás de esto, tienen los dos más fuertes sollicitadores de toda la Naturaleza jnferior, la Innoçencia, y el Agrauio : que no ay Ciçerones, ny Demósthènes, que assy alteren los oydos, assy conmueuan los ánimos, assy conturben los elementos, como ellos [...]" (*Ibid*, f. 62 r.).

³²O. Sur ce point cf. l'exploitation de ce topique faite par l'ami d'Antonio Pérez, Baltasar ÁLAMOS DE BARRIENTOS, *Aforismos al Tácito español* (ed. de J. A. Fernández-Santamaría, 2 t., Madrid : Centro de Estudios Constitucionales, 1987, I, p. 189) : "En los hombres bien nacidos su mismo natural les suele servir de Retórica, y enseñanza de muchos años".

L'enfant ignorant sait emporter l'adhésion de ses auditeurs précisément parce qu'il ne doit rien à l'artifice et que la vérité parle en lui "directement" et sans médiation . C'est à ce schéma qu'obéit la mise en scène pathétique de doña Gregoria ⁽³³⁾ :

"Que auiendo traydo [Rodrigo Vázquez] en largas a la donzella con otras mill respuestas vanas, y engañosas, que ya, que luego, que mañana, que essotro, que a la Pascua de Nauidad, que la semana después se verían contentos padres, y hijos, y con última resolución de las cosas del padre : y auiendo prouado que todas eran palabras vanas y que las obras hablan la verdad ; y que yua a dar al fondo consigo, y con toda la justicia, y en el barranco del profundo con padres, y hijos, y con todo su caudal, la doña Gregoria por última demostración, y postrimera diligencia, fue con todos sus hermanos, y con vn tío suyo, y con vna tía de Antonio Pérez, (que siempre la acompañaua después que necesitaron a los padres con tener los pressos, a que enuiasen la hija donzella a la demanda, y solicitud de su justicia, por ser los varones todos niños, que es otro particular, y notable cargo de consciencia de los mill, que este negocio tiene) y con los criados de sus padres fue a hablar a Rodrigo Vázquez . Entró con todos los hermanos, y con algunos de los que yuan con ella. Pidió le, que se asentasse, que oyesse, que viesse. Asentáron se por su orden los que podían, que a los niños hermanos la hermana los tenía arrimados a sy hecha madre sin ser lo, y ellos, y ella huérfanos con padres, y los padres biuiendo bibdos : porque halle Dios en ellos recaudo de todo para el cumplimento de su palabra y dixo assy : "Vuestra Señoría me ha prometido esto, y aquello, y lo otro, y que hoy, y que mañana, como si no huuiese de auer vn vltimo mañana, y muy mañana, (y aosadas repitió le todas las palabras dadas, y térmynos puestos, y ninguno cumplido) visto quán arrastrada trae vuestra señoría esta persona, como sy fuesse gran victoria y gloriosa alabanza engañar a vna donzella, y pareciendo me que deue de ser todo ésto sedienta sed desta sangre , y que como viejo, que le reduzen a al leche del pecho, la quiere por mantenimyento, y remocar se con ella, como sangre apartada tan frescamente de los pechos de sus amas, por que mys padres no padezcan tanto, ny nosotros viendo nos chupar tan despaçio, y beber a soruos, os la traygo aquy toda esta sangre innoçente. Todos venimos a esto : beua la vuestra Señoría; hártse se de vna vez, aunque pierda el gusto de la detención,

³³ (). Le passage auquel nous nous référons a été ajouté dans la version des *Relaciones* de 1596 pour être repris, avec quelques modifications, dans les éditions de 1598. Il fait parti d'un ensemble plus vaste constitué par deux récits exemplaires qui mettent en scène la femme d'Antonio Pérez, doña Juana Coello puis sa fille aînée doña Gregoria. Ces contes remplissent deux fonctions au moins : ils montrent la dureté des persécutions dont la famille Pérez a été victime et représentent l'épouse et la fille en femmes vertueuses. Le passage sur lequel nous nous arrêterons rapporte la rencontre de doña Gregoria et du Président Rodrigo Vázquez de Arce qui instruisit les procès de *Visita* (1581) et le procès criminel de Castille (1587) contre Antonio Pérez. L'entretien a pour but d'obtenir la clémence du juge et, au-delà, celle du souverain ; il se déroule avant la fuite d'Antonio Pérez en Aragon et avant l'incarcération de toute la famille.

acabe, y acabe nos ya : E nos aquy . Señores, y no es burla que quien vió este espectáculo me lo contó[...] (34)".

La première remarque qui s'impose à nous concerne le caractère éminemment théâtral de la page. Le dialogue entre le Juge et la jeune fille devient une joute verbale (les termes de bataille et de victoire sont employés) au cours de laquelle doña Gregoria fait preuve d'une grande éloquence et de grandes qualités de persuasion (35). Ce ne sont pas seulement les mots qui portent mais aussi les cris de la marmaille éplorée et, surtout, les images.

L'entrée en scène des personnages et leur occupation efficace de l'espace est remarquable. Les frères et sœurs s'installent en fonction de leur âge pour composer un tableau de famille touchant où rien ne semble manquer : les tout petits sont dans les bras de la grande sœur, les autres sagement installés autour ; des adultes— la grande tante paternelle et l'oncle mais aussi des serviteurs fidèles— complètent le cercle de famille. Cependant, au-delà de cette apparente perfection, le tableau familial est marqué par l'absence des parents remplacés par des collatéraux. La mère absente est à la fois représentée par la tante âgée et par la jeune doña Gregoria prématurément transformée en mère. L'absence parentale (provisoire) est présentée comme définitive et les enfants apparaissent sous les traits pathétiques d'orphelins sans défense. Poursuivant cette représentation paradoxale de l'absence, le texte évoque par une paronomase le sort malheureux des époux :

los padres biuiendo bibdos [c'est à dire *viudos*].

Mais ce n'est pas tout, l'effet produit par cette scène sur Rodrigo Vázquez est décrit dans les termes suivants :

"Estando assentado vn Presidente, juez solo de aquella causa, de setenta años, acostumbrado a la compostura, y medida del arte de la Ambición y de aquella profesión, no delante de senadores, ny de Solones, ny de Arístides, ny de Grandes, ny de canas, ny de grados de ofiçios, y cargos, sino de vna manada de niños jnnocentes, se levantó tan de rebato, tan descompuesto, tan confusso, que començó a atrancar passos por la quadra de esquina en esquina, y al rededor, y coruando el cuerpo, y cruzando los brazos yua, y boluía azia los que he nombrado, y dezía a la Tía, y al Tío : "Señora, Señor, digan vuestras merçedes a my Señora doña Gregoria que calle, que no diga más", y estas palabras repetía muchas vezes. La mochacha, que pues lo era, y se cuenta pelea de vna niña con vn viejo, de vna demandante Iustiçia con vn juez ; de vna sin letras con vn Presidente letrado, sería quitar le parte de la gloria del duello no nombrar la en su

³⁴○. Antonio PÉREZ, *Relaciones...* (ed. 598, f. 60r.-61r.). C'est nous qui soulignons.

³⁵○. Les qualités oratoire de Gregoria mises en avant un peu plus loin :

"Todo esto con vn lenguaje, con vn sentimiento, con vna efficacia de palabras, con vna acción natural, con el acompañamiento, y contra punto de los gemidos, y sollozos, y alaridos, y con vn rasgamiento de ojos y derramamiento de lágrimas de aquellos niños, y de los çircunstantes lastimosísimo" (*Ibid*, f. 61 v.).

sexo y edad (que en mosquitos descompuso Dios, y desatentó toda la Mágica de los Mágicos de Egipto) la donzella niña, creciendo le el valor, y el esfuerzo, como metida ya en tal batalla, (QVE no ay escuelas de Athenas, que assy enseñen como la escuela de la jnnocencia, y del corazón lastimado, y como el Spíritu, que Dios da en tales aprietos) dezía le : “Asiente se Vuestra Señoría, sósiegue se Vuestra Señoría, oyga Vuestra Señoría: despache nos ; o beua esta sangre innoçente, y acabe de acabar nos y de arrancar estas almas de estos miserables cuerpos, que enuejecidos antes que nacidos en dolores, nos son ya muy pessados a todos ”[...] Afirno çierto que no llego yo a la mitad de la verdad de aquel acto, porque aunque sé, que repito casy las mismas palabras, no pueden llevar el alma, y Spíritu que la doña Gregoria les deuio dar, porque he oydo encaresçer grandemente el Juiyzio, el talento, la elocuençia natural de aquella donzella, y afirmar que excede no sólo a la edad suya pero a toda la arte humana. Pues la ocasión, y la compasión del acto, y vista lastimosa bien se dexa considerar cuál debió de ser, por lo que yo escriuo con ser la pintura de lo viuó, a my mismo me conmueue, y lastima, y creo que no aurá coraçón, o piedra, que lo leyere, que no se resienta, y compadezca. EL Presidente no supo boluer a su silla: (QUE nada descompone como la consçiençia, y la confusión della) y bozeando las mismas palabras, y continuando las mismas descomposturas, y viendo doña Gregoria, que ya no oya, ny sentía se huuo de despedir, y yr se con su triste compañía " (³⁶).

La mise en scène et le discours de doña Gregoria a pour véritable destinataire le président Rodrigo Vázquez (qui est d'ailleurs assis comme au théâtre) ; mais la scène est vécue par d'autres témoins qui en ont assuré la transmission (³⁷). C'est ainsi que dans un deuxième temps, le spectacle est décrit par Antonio Pérez à ses lecteurs.

A un moment où la métaphore du monde comme un théâtre (³⁸) connaît un franc succès, le caractère théâtral de l'épisode ne devait pas lui faire perdre ses accents de sincérité. Au contraire, au-delà de la médiation des deux récits, la scène se donne à lire comme une représentation "directe" de la vérité et non pas comme une vérité en représentation. D'ailleurs, les enfants d'Antonio Pérez composent un tableau vivant comme le montre, à la fin du passage, le terme : *pintura de lo vivo*. Ce terme insiste sur la véracité d'une représentation faite d'après nature et en restant fidèle au modèle.

Outre le caractère théâtral de cette mise en scène de l'enfance, le lexique employé pour caractériser doña Gregoria retient l'attention : elle est tour à tour désignée par les termes contradictoires de *doncella*, *muchacha* ou *niña*.

L'emploi de ce dernier terme est surprenant. En effet, la scène se déroule avant qu'Antonio Pérez ne franchisse en 1591 la frontière d'Aragon or, au moment de la fuite de son père, Gregoria, née en 1566, avait 25 ans. Étant donné que c'est en 1579

³⁶(). *Ibid.*, f. 61r.-62r. C'est nous qui soulignons.

³⁷(). "Quien vió este espectáculo me lo contó".

³⁸(). Cf. à ce propos par exemple, Frank LESTRINGANT dans son édition du *Théâtre des Cruautés des hérétiques de notre temps* (Paris: éd. Chandeigne, 1995).

qu'Antonio Pérez est arrêté et que commencent ses démêlées avec la justice, elle a au moins quinze ans révolus et probablement plus au moment où se déroule la scène. Elle n'est donc plus une enfant et le terme de *doncella* la qualifie plus justement que celui de *niña*.

En fait le texte se construit autour de l'image ambiguë et paradoxale de l'enfant-mère : projetée dans l'âge adulte par la cruauté du sort, elle a su garder l'innocence de l'enfance. L'exaltation des qualités de doña Gregoria passe par une reprise à son profit du vieux topos du *puer-senex* ⁽³⁹⁾. D'ailleurs une note marginale insiste sur cet aspect:

"El niño que uenció en el templo a los Doctores, Sápatras, levantó bandera de victoria, y de saber a los niños inocentes".

De l'enfance, elle a gardé la parole vraie, l'innocence, la fragilité ; à la vieillesse elle a emprunté son expérience de la souffrance et sa sagesse. L'affrontement dramatique entre le vieillard et l'enfant, entre l'homme et la femme ⁽⁴⁰⁾ renvoie à une lutte plus fondamentale entre le fort et le faible ⁽⁴¹⁾ dont les enjeux sont la vérité et la justice.

Grâce au "rajeunissement" de sa fille, Antonio Pérez souligne la portée symbolique de l'affrontement de doña Gregoria et du juge. Il se transforme en un duel entre l'enfance et la vieillesse, entre l'ignorance et l'artifice, entre l'innocence et l'injustice coupable.

Le maniement d'images paradoxales destinées à frapper l'imagination des lecteurs est d'ailleurs constant dans cette page où les frères et sœurs de doña Gregoria sont décrits comme des bébés vieilliss avant l'âge ⁽⁴²⁾. Paradoxe du fœtus vieilli avant que d'être né et du cadavre encore souffrant qui nous plonge au cœur de l'imaginaire baroque.

La représentation du juge en vieillard contraint de boire du lait comme un bébé relève de la même association de termes contradictoires ⁽⁴³⁾. Le spectacle d'un vieillard se nourrissant du sang des enfants renvoie à trois thématiques

³⁹O. Cf. les réflexions que consacre à ce sujet François DELPECH dans ce recueil.

⁴⁰O. "La mochacha, que pues lo era, y se cuenta pelea de vna niña con vn viejo" (Antonio PÉREZ, *Relaciones...*(ed. 1598, f. 61 r.).

⁴¹O. "pelea [...] de vna demandante Iusticia con vn juez; de vna sin letras con vn Presidente letrado" (*Ibid.*, f. 61 r.).

⁴²O. "estos miserables cuerpos [...] enuejeçidos antes que naçidos en dolores".

⁴³O. *Ibid.*, f. 62 v. Ce rapprochement repose sur l'idée que le lait et le sang sont de même nature. D'ailleurs, Sebastián de COVARRUBIAS in *Tesoro...* propose la définition suivante du lait : "[la leche] el jugo de la sangre cozida que naturaleza embía a las tetas de la hembra, entre los animales, para que con ella críe sus hijos [...]".

complémentaires : celle de la torture d'une part, celle du repas sacrificiel, d'autre part, et enfin, celle de la communion au sein d'un même corps souffrant.

La représentation de ces enfants innocents dont un vieillard suce le sang évoque sans ambiguïté une scène de torture. Cependant elle est à double sens puisque bourreau et victime souffrent également et que doña Gregoria, dans son éclatante innocence, inflige involontairement une terrible torture morale à Rodrigo Vázquez ⁽⁴⁴⁾.

De plus, la scène évoquée par Gregoria doit être interprétée comme une liturgie sanglante dont un commentaire en marge souligne les effets pervers :

"Veneno he oydo yo, que es al cuerpo, y al alma la sangre de inocentes"⁽⁴⁵⁾.

Le thème est repris plus loin à propos d'Antonio Pérez. Partant d'une de ces métonymies misérabilistes dont il a le secret et qui le dépeint comme un sac d'os, Antonio Pérez aboutit à l'évocation d'un festin cannibale, se comparant, non sans humour, au poulpe que l'on fait macérer avant de le manger :

" [...] que deuió de causar la alteraçión de hauérse les escapado aquellos huesos (que huesos roe, y come ya la jnuidia), y aquella sangre, y persona, que tenían aparejada, y maçerada con los tormentos, como a pulpo, para hazer el vanquete y fiesta en passando la Pasqua, y meter debaxo de tierra la verdad de todo y de sus errores" ⁽⁴⁶⁾.

Père et enfants communient dans une même souffrance, aussi, dans l'édition de 1596, un long passage raconte les circonstances de la fuite d'Antonio Pérez et les conséquences malheureuses de cette fuite pour ses enfants. L'ancien secrétaire y établit un lien direct entre la torture qu'il vient de subir et les souffrances infligées à sa famille. En les poursuivant, Philippe II continue de le torturer et cela littéralement :

⁴⁴○. Le texte décrit minutieusement le *crescendo* de la souffrance : le Président se montre d'abord agité :

"[...]se levantó tan de rebato, tan descompuesto, tan confusso, que començó a atrancar passos por la quadra de esquina en esquina, y al rededor, y coruando el cuerpo, y cruzando los brazos yua".

Ensuite, il implore grâce en vain :

"[...]y boluía azia los que he nombrado, y dezía a la Tía, y al Tío : "Señora, Señor, digan vuestras merçedes a my Señora doña Gregoria que calle, que no diga más", y estas palabras repetía muchas vezes".

Pour finir, à la fin de l'entretien son corps est exsangue comme s'il avait été soumis à la question:

"y viendo doña Gregoria, que ya no oya, ny sentía se huuo de despedir, y yr se con su triste compañía".

⁴⁵○. Antonio Pérez, *Relaciones...*(ed. 1596, p. 99). Peut-être à cause de sa brutalité ce passage fut supprimé dans l'édition postérieure.

⁴⁶○. La version proposée dans l'édition de 1598 est quelque peu différente : "[...]como pulpo los trinchantes para presentarle al príncipe el vanquete, y meter debaxo de tierra la verda de todo, y de sus errores [...]" (p. 58) .

"Las prisiones, y rigores nuevos que le hizieron el día siguiente de su salida, Iueues Sacto (Sancto el día, no a lo menos la obra) en la persona de su muger, y de sus hijos, algunos de ellos de tal edad que era menester llevarlos en brazos[...]" ⁽⁴⁷⁾.

Exploitant les connotations sacrificielles de la date de sa fuite et de l'arrestation de ses enfants, Antonio Pérez se présente ouvertement comme une victime pascale ⁽⁴⁸⁾. Père et enfants sont représentés partageant le même corps souffrant qu'ils offrent en sacrifice sur l'autel des libertés aragonaises et de la patrie. Dès lors leurs boureaux (Philippe II et ses ministres) apparaissent comme des monstres sanguinaires. Le motif de l'enfant devient un élément décisif dans les mises en scènes pathétiques de la cruauté castillane.

*

* *

Que la présence d'enfants au cours des événements de 1591 soit ou non le fruit d'une ré-élaboration littéraire des faits, elle témoigne d'une même sensibilité à l'univers de l'enfance. Dans tous les cas, les enfants—comme les femmes, les vieillards ou les fous— se retrouvent du côté de la vérité et de la justice. Leur combat et leur souffrance symbolise la lutte inégale entre le faible et le fort, le juste et le tyran.

Issues de textes qui se veulent à la fois historiques et exemplaires, les images de l'enfance que nous avons rencontrées s'inscrivent dans une triple tradition : celle de la topique classique— avec la figure du *puer-senex*—, celle de l'imaginerie religieuse — avec les références au massacre des Innocents, à la passion du Christ et à l'enfant Jésus au Temple—, et celle des mises en scènes symboliques auxquelles avait recours le peuple insurgé pour revendiquer la justesse de sa cause—escadrons d'enfants juridiquement irresponsables, utilisation du jeu dans les tactiques d'intimidation.

Paloma BRAVO
(Sorbonne Nouvelle)

⁴⁷○. Antonio PÉREZ, *Relaciones...*(ed. 1598, f. 55 r.). Comme ci-dessus, il comparait son corps torturé à un poulpe que l'on prépare pour fêter la Pâque.

⁴⁸○. Cette idée sacrificielle est reprise lorsqu'il raconte sa libération le 24 septembre 1591 : "Sacáronle de la Cárcel con tanta grita y alegría, como si cada vno lleuara rescatado a su linaje todo, y con tanta apretura de gente, por yr cada vno más cerca de su persona, que resollar no le dexauan : y que se vio en esto bien apretado. Y más que se leuantó de la cama, porque estaua bien malo días hauía, a la obediencia del sacrificio. Y es de notar, que el rostro y cabeça (que lleuaba descubierta, por yr con algo dando a las gentes muestra de agradesimiento) yua cubierto de armas, y espadas desnudas, y todas con tanto tiento de no offenderle (que tocarle algunas no podía escusarse) como sy fuera de cada vno aquel rostro y persona". Cf. Antonio PÉREZ, *Relaciones...* (ed. 1598, f. 164 r.).